



À l'approche des inscriptions dans les hautes écoles, les étudiants se demandent quelle filière offre le plus d'emplois (ici à l'Université de Lausanne). Florian Cella

La crainte du chômage grandit chez les étudiants

Marché du travail À l'approche des inscriptions, l'employabilité pèse autant que la passion dans le choix d'un cursus, car toutes les hautes écoles ne garantissent pas un emploi. Témoignages.

Nina Devaux

«J'aimerais faire un master qui me plaît, mais qui offre aussi des opportunités de travail», confie Margot, en dernière année de bachelor à HEC Lausanne. À 24 ans, après quatre ans d'études en filière management, elle se retrouve face à un choix qui l'inquiète. La date limite des inscriptions aux masters, fixée au 30 avril, approche et, comme beaucoup d'étudiants, elle hésite encore sur la suite de son parcours.

Pour trancher, l'intérêt pour une discipline ne suffit plus toujours. «Par exemple, si le marketing me plaît, mais que je sais que je ne trouverai pas d'emploi, non merci», tranche-t-elle. En parallèle, Margot observe aussi les transformations du marché du travail, qui la préoccupent. «Avec la montée de l'intelligence artificielle, ça fait un peu peur.»

La question de l'expérience professionnelle pèse aussi dans la balance, selon la jeune femme. «Ce qui me stresse, c'est que je sais que les entreprises engagent plus facilement si on a fait des stages avant. Mais je n'en ai jamais fait. D'ailleurs, je ne saurais même pas par où commencer pour en trouver un.»

Et pour cause, il est difficile pour les étudiants de se faire embaucher sans expérience. «De ce que j'entends, beaucoup cherchent des stages. Mais lors des entretiens, on leur demande d'en avoir déjà fait un pour être embauché. C'est le serpent qui se mord la queue.»

Des chiffres parlants

Ces interrogations ne sont pas isolées. À l'approche du choix d'un master, l'employabilité devient un critère central pour de nombreux étudiants. Et les statistiques

montrent que tous les cursus ne mènent pas aux mêmes perspectives. En Suisse romande, poursuivre des hautes études n'est pas forcément synonyme de l'obtention d'un emploi. Selon les derniers chiffres de l'OFS, le taux de chômage des diplômés de l'enseignement supérieur est en légère augmentation, passant de 2,7 à 3,2% entre 2021 et 2023. À titre comparatif, le taux de chômage général était de 4,0% la même année.

Les jeunes diplômés s'en tirent ainsi mieux que le reste de la population active en Suisse. Reste qu'en fonction du cursus choisi, l'entrée dans la vie active s'avère plus ou moins facile. Ce sont les diplômés des hautes écoles pédagogiques (HEP) qui s'en sortent le mieux, avec seulement 0,8% de chômage constaté un an après l'obtention de leurs diplômes. Suivent les Hautes Écoles spécia-

lisées (HES), qui comptabilisent 3,4% de diplômés d'un bachelor sans emploi.

«Pour la plupart des formations que nous proposons, le niveau bachelor est professionnalisant, souligne Cédric Adrover, responsable de la communication de la HES-SO. C'est-à-dire qu'il prépare à l'entrée immédiate dans le monde du travail.» Les universités, en revanche, présentent un taux de chômage plus haut, avec 3,9% de chômeurs un an après l'obtention d'un master.

Question de filières

Mais ce sont surtout les filières choisies qui font la différence. Les personnes diplômées en médecine et en pharmacie, par exemple, domaines seulement enseignés dans les universités, présentent le taux de chômage le plus bas (1,1%). À l'autre bout du spectre, les étudiants des hautes écoles d'art ob-

tiennent le plus mauvais score, avec 8,2% de chômage. «Néanmoins, plusieurs variables doivent être prises en compte, notamment le statut d'intermittent pour certaines professions, où les personnes sont souvent entre deux emplois. Cet aspect n'est pas pris en compte dans les chiffres après un an», nuance Cédric Adrover.

D'autres branches, enseignées à la fois au sein des HES et des universités, sèment le doute, car les deux types d'écoles n'ont pas le même taux d'employabilité. La filière choisie semble en effet prévaloir sur le type d'école. Si vous avez étudié la santé, les sciences sociales et de l'éducation ou les sciences de la construction, vous avez tout intérêt à choisir une HES. En revanche, vous avez plus de chances de trouver un emploi au sortir de vos études universitaires en

La peur du chômage grandit...

sciences humaines, économiques ou techniques (agriculture et sylviculture). Il en va de même pour le droit, seulement accessible via un cursus universitaire.

Autrement dit, même si les parcours en HES promettent en moyenne une meilleure employabilité, la voie universitaire n'est donc pas toujours la mauvaise option selon le domaine d'étude. Mais le choix de la filière ne fait pas tout, car l'insertion professionnelle dépend aussi de l'expérience acquise pendant les études. Un facteur souvent déterminant pour se distinguer sur le marché du travail.

Concurrence rude

Iliana, en dernière année de bachelor HEC à l'UNIL, illustre bien cette réalité. Après sa maturité gymnasiale, elle a eu envie de découvrir le monde du travail avant de poursuivre ses études. «J'avais de bonnes moyennes et un enseignant m'a aidée à décrocher un stage dans une multinationale. Cette expérience m'a permis d'acquérir de nombreuses connaissances», explique-t-elle. Bien qu'aucune promesse d'embauche formelle ne lui ait été proposée à l'issue de son stage, elle se sent prête à tirer parti de ce passage. «Je me suis fait un bon réseau qui, j'en suis sûre, m'ouvrira des portes lorsque je chercherai mon premier emploi.»

Elle reprend: «Rien n'est acquis et j'essaie de rester active dans le monde du travail en dehors de mes études afin que mon CV soit le plus complet possible. Je suis consciente que la concurrence va être rude pour obtenir un emploi une fois mon master en poche.» Pour la jeune femme, l'expérience professionnelle permet de se distinguer des autres. «Bien qu'il soit en pleine réforme, mon cursus académique est actuellement peu orienté vers la pratique», regrette-t-elle.

Elle souligne la singularité de son parcours. «Je pense que mon cas est peu fréquent dans les universités, parce qu'à l'inverse des HES, aucune expérience professionnelle n'est requise pour intégrer un bachelor.» Une absence de critère susceptible de peser ensuite sur la recherche d'emploi. «Selon moi, cela peut être pénalisant pour certaines perspectives de carrière où l'expérience pratique est fortement valorisée.»

Taux de chômage des diplômés (promotion 2022)

Situation une année après l'obtention du diplôme (en %)

■ HES/HEP ■ Université ■ Intervalle de confiance (95%)

Arts



Sciences humaines



Sciences exactes et naturelles



Sciences économiques



Droit



Sciences techniques, agriculture et sylviculture



Sciences sociales et de l'éducation



Sciences de la construction



Santé



Médecine et pharmacie



Graphique: Dhl / Source: Confédération Suisse

L'IA bouleverse la formation et le monde de l'emploi

L'économiste de l'éducation **Stefan C. Wolter** appelle à la prudence face à une réalité devenue extrêmement mouvante, où



Nicole Philipp

plusieurs facteurs d'incertitude s'additionnent. «Les entreprises ne savent pas vraiment où ça va aller», explique-t-il, évoquant à la fois les tensions géopolitiques et les transformations technologiques. Par précaution, certaines entreprises freinent leurs recrutements, redoutant de ne pas avoir besoin de ces profils «dans six ou douze mois». Résultat: moins de postes ouverts et une insertion professionnelle plus difficile pour les nouveaux diplômés. Dans ce contexte, les données disponibles sur le chômage des étudiants peinent à suivre le rythme. «Les chiffres sont déjà dépassés», tranche le directeur du Centre suisse de coordination pour la recherche en éducation (CSRE). «Maintenant, la situation change pratiquement d'un mois à l'autre.» Une accélération largement portée par l'essor de l'intelligence artificielle, qui rebat les cartes bien au-delà des secteurs traditionnellement fragiles.

«En deux ans, la situation a radicalement changé», observe-t-il. D'abord perçue comme une menace pour les métiers de l'écrit, l'IA s'impose désormais aussi dans des domaines comme l'informatique, les mathématiques ou même le droit. Le développement d'outils capables d'analyser l'ensemble du savoir légal de Suisse bouleverse par exemple l'apprentissage. «Ce qui prenait trois semaines peut être fait à présent en une heure.» Dès lors, toute projection devient incertaine. «Ce que l'on pense aujourd'hui sera déjà dépassé après deux mois», insiste l'économiste, décrivant «un temps très volatil», où aucune profession ne peut se considérer durablement à l'abri. Pour l'heure, ce sont les domaines liés aux relations humaines, comme la santé ou le social, qui semblent les plus résistants.

Nina Devaux

Études et emploi, comment décider en terrain incertain

Orientation professionnelle Si les débouchés varient selon les filières choisies, d'autres facteurs comptent pour décrocher un premier job.

Vers quelles études se diriger et pour quelle carrière? La question donne le vertige à bien des jeunes, comme à leurs parents. C'est le quotidien des conseillers en orientation dans toute la Suisse.

«Dans notre activité, nous prenons en compte deux dimensions», explique Didier Perrenoud, conseiller au gymnase d'Yverdon et responsable des prestations d'orientation pour les gymnases vaudois. D'un côté, l'individu, ses valeurs, ses attentes; de l'autre, le monde professionnel, marqué par les incertitudes économiques et l'essor de l'intelligence artificielle. «Ensuite, chacun doit décider si un certain degré d'incertitude lui convient ou s'il préfère une filière menant directement à un métier.»

Frédérique Dély, conseillère au Collège de Saint-Maurice (VS), abonde: «Certains chemins sont plus tortueux, et il faut en avoir

conscience.» Si un jeune envisage, par exemple, des études de psychologie ou de lettres, la psychologue rappelle que les perspectives y sont plus incertaines. Faut-il renoncer? «Je ne dis jamais cela. Si l'on se lance, il faut le faire en connaissance de cause, être prêt à se battre. En général, celles et ceux qui hésitent finissent par choisir une autre voie.»

Activités parallèles

L'employabilité à l'issue des études fait partie des informations que les conseillers mettent à disposition des personnes qu'ils suivent. Frédérique Dély observe que les élèves abordent souvent d'eux-mêmes le sujet. Depuis le début de l'année, elle a par exemple vu trois jeunes filles abandonner leur premier choix, la psychologie, par crainte pour leur avenir. «Le renoncement est éga-

lement fréquent dans le milieu artistique. Certains préfèrent finalement développer ces compétences sur leur temps libre plutôt que d'en faire une carrière.»

Les conseillers mettent toutefois ces préoccupations en perspective, en rappelant que le choix des études ne fait pas tout. Didier Perrenoud cite «une recherche menée à l'Université de Fribourg et publiée en 2022, montrant que

«Certains chemins sont plus tortueux, et il faut en avoir conscience.»

Frédérique Dély

Conseillère en orientation professionnelle au Collège de Saint-Maurice (VS)

le taux de chômage varie fortement selon les activités parallèles aux études». «Ceux qui ont effectué un stage ou travaillé durant leur cursus trouvent plus facilement un emploi, quelle que soit la filière», observe le spécialiste vaudois.

Les langues sont un atout

En conséquence, Didier Perrenoud recommande de préparer son avenir dès le bachelor. Il cite, par exemple, les dispositifs universitaires pour développer d'autres compétences, comme une deuxième langue. Le chômage est d'ailleurs moins élevé chez ceux qui maîtrisent une autre langue nationale. Pour les Romands, l'allemand ou le suisse allemand. Finalement, chercher un premier emploi avant d'obtenir son diplôme améliorerait les chances d'insertion.

Reste une réalité. Alors que de plus en plus de jeunes fréquentent l'université, l'avenir est incertain. «Nous n'avons pas de boule de cristal et il est difficile de prédire la situation du marché du travail dans sept ou huit ans, reconnaît Frédérique Dély. Mais beaucoup de gens ne travaillent pas, au final, dans le secteur ou l'activité qu'ils avaient visés au départ.»

Andreas Häfeli, chef du Centre d'orientation scolaire et professionnelle du Canton du Jura, relève que cette difficulté s'est encore accélérée avec l'intelligence artificielle: «Elle change la donne comme toutes les innovations technologiques, mais de façon plus rapide.» Si cela peut être vu comme une menace, il appelle aussi à y voir l'opportunité «d'évoluer constamment».

Dans ce contexte, le conseiller essaie d'abord d'aider les

jeunes à analyser ce qu'ils veulent et quelles sont leurs compétences. Andreas Häfeli note d'ailleurs que son métier a lui aussi évolué. «Pendant longtemps, l'orientation reposait sur une logique assez simple: on essayait d'identifier les aptitudes d'un jeune et de les faire correspondre avec un métier. Aujourd'hui, on sait que les parcours professionnels sont beaucoup plus évolutifs qu'avant.»

La recherche de sens est devenue plus importante. «Plutôt que de leur dire ce qu'ils devraient faire, nous aidons les jeunes à se connaître et à acquérir des compétences dans la gestion de carrière, qu'ils pourront utiliser toute leur vie. Et nous les soutenons pour qu'ils développent leur capacité d'adaptation.»

Caroline Zuercher